
Michel ZINK, *L'humiliation, le Moyen Âge et nous*

Carole Avignon



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccm/4929>

DOI : 10.4000/ccm.4929

ISSN : 2119-1026

Éditeur

Centre d'études supérieures de civilisation médiévale

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2018

Pagination : 211-214

ISBN : 978-2-9525181-4-7

ISSN : 0007-9731

Référence électronique

Carole Avignon, « Michel ZINK, *L'humiliation, le Moyen Âge et nous* », *Cahiers de civilisation médiévale* [En ligne], 242 | 2018, mis en ligne le 01 juin 2018, consulté le 20 février 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ccm/4929> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccm.4929>



La revue *Cahiers de civilisation médiévale* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Michel ZINK, *L'humiliation, le Moyen Âge et nous*, Paris, Albin Michel, 2017.

Quand il rédige la notice biographique qui accompagne l'édition de la leçon inaugurale prononcée au Collège de France par Michel Zink, Claudio Galderisi présente un homme de lettres et de culture qui a fait du « premier devoir du médiéviste » de « ne pas se parer d'emblée d'une supériorité savante », qui a toujours refusé une esthétique critique qui afficherait « ses échafaudages théoriques », s'est également « appuyé sur l'ethnologie, l'anthropologie, la psychanalyse pour mieux regarder sous l'enveloppe de la lettre sans jamais ignorer la surface du texte. » (*Moyen Âge et Renaissance au Collège de France. Leçons inaugurales*, Paris, Fayard, 2009). Voilà de précieuses clés de lecture pour cheminer dans le présent ouvrage sans perdre « le fil » ni s'égarer dans les « méandres » (p. 19) de la réflexion d'un auteur autant en quête d'une réconciliation avec lui-même que soucieux de nous donner à lire et à entendre ces littératures de langue romane qu'il fréquente avec passion depuis plus de 40 ans. La subjectivité du projet éditorial est pleinement assumée, du prologue à l'épilogue, du souvenir d'avoir blessé un camarade par une parole plus sentencieuse que mal intentionnée, à l'évocation réitérée de sa souffrance devant l'humiliation subie et infligée, en passant par cette exégèse toute personnelle du sermon sur la Montagne. Ainsi raconte-t-il : « Longtemps, j'ai voulu lui trouver un autre sens et comprendre non qu'une simple injure méprisante sera punie aussi sévèrement qu'un meurtre, mais que l'injure méprisante est plus grave que le meurtre » (p. 12). Cette subjectivité aurait pu être plus assumée encore : le « nous » du titre ne va finalement pas tant que cela de soi. L'A. y projette la conscience occidentale tout entière et cela semble parfois trop étreindre. Quelques formules peuvent aussi mettre mal à l'aise, comme quand, pour « reprendre le fil après tant de méandres », M. Zink affirme que « l'humiliation est pour nous le mal absolu, le mal à l'état pur » (p. 19). Non qu'on ait l'envie de la réhabiliter d'aucune manière mais parce que l'on ne sait pas encore très

bien à ce stage de la réflexion de quoi l'humiliation est le nom ultime, comment s'équilibrent, s'articulent, se hiérarchisent entre elles offense, insulte, injure, mise à nu (symbolique ou non), perversion morale du déni d'humanité, d'identité, expression d'un ressentiment collectif dont l'irrationalité n'est souvent que fictive, tant elle est chargée de signifiants partagés (et d'ailleurs instrumentalisés par des simulateurs de folie qui provoquent l'humiliation pour parfaire leur stratagème comme les pages sur Tristan l'illustrent parfaitement). Et parce qu'à ce moment du prologue, on attend encore de saisir sous la plume du médiéviste ce que sont les mots qui disent l'humiliation des médiévaux, ce qu'ils expriment des enjeux, des valeurs, des sensibilités médiévales : honte et *pudor*, *turpis*, *verecundia* biblique qui a donné « vergogne » à la langue médiévale. Mais le livre ne se donne pas à lire comme une histoire de l'humiliation. Il convoque des expériences d'humiliation dans des contextes historiques différents, consignées (littéralement) dans des œuvres mises en regard par bribes : les *Cahiers* de Simone Weil, le *Miracle de San Gennaro* du réfugié hongrois Sandor Mirai, *Kaputt* de Malaparte, et puis toutes celles qui sont au cœur du travail de M. Zink, comme le *Chevalier à la charrette* de Chrétien de Troyes. L'appréhension de l'objet qui se dérobe souvent se fait par touches : « L'humiliation est une souffrance éprouvée ou infligée dans l'univers des signes, un signe douloureux [...]. L'humiliation est une souffrance symbolique » (p. 16). « L'humiliation est le signe douloureux d'une situation qui ne serait pas en elle-même nécessairement douloureuse » (p. 18). Du fait de cette complexité, deux questions obsèdent l'A. : comment traiter de l'humiliation, « en moraliste, en psychologue, en sociologue, en politologue, en historien du temps présent ? » (p. 19-20) ; et comment justifier le Moyen Âge (un biais, un prisme, un observatoire, une facilité intellectuelle pour celui qui en fréquente si intimement la littérature courtoise ou pastorale depuis des décennies ?). « Cette plongée dans le temps est une mise à distance, mais non une dérobade », ressent-il le besoin de préciser (p. 10). En décembre 2015, Patrick Boucheron invitait dans sa leçon inaugurale du Collège de France à envisager « ce que peut l'histoire », question autant qu'affirmation inquiète qui nous dit aussi quelque chose de la manière dont les historiens médiévistes envisagent aujourd'hui leur relation au présent, leur interaction avec la société dans laquelle ils évoluent et dont ils sont des acteurs, et parfois des vigies. Plutôt que d'y voir (seulement ?) le « terreau », la « matrice » chrétienne de ce « Nous » convoqué de manière trop homogène, le Moyen Âge, et ici spécialement ses littératures, ne sont pas l'occasion d'un

simple détour : qu'on y voit avant tout l'opportunité donnée aux consciences (car le poste d'observation de M. Zink reste celui de la morale) d'enrichir leurs questionnements, de les complexifier. L'A. y revient à plusieurs reprises : « L'humiliation elle-même est un effet de distanciation, puisqu'elle n'existe que comme conscience de l'humiliation. Elle n'est pas seulement amplifiée par sa représentation. Sa réalité même est dans l'idée qu'on s'en fait et dans le récit qu'on en donne. Elle est affaire de perception. Or c'est du Moyen Âge que notre civilisation tient sa perception particulière de l'humiliation : une perception ambivalente » (p. 10). Cette civilisation médiévale ne se résume sans doute pas aussi simplement comme « féodale et chevaleresque » (*ibid.*) ; un Jacques Le Goff, catalyseur en son temps de cette histoire d'un « Autre Moyen Âge » qui devait faire toute sa place aux mentalités mais aussi aux sensibilités qu'aujourd'hui Damien Boquet et Piroska Nagy documentent et éclairent de leurs travaux sur l'*Histoire des émotions*, privilégiait une lecture plus urbaine, professionnelle, intellectuelle de la *civilisation de l'Occident médiéval*. Mais au-delà des nuances de postes d'observation (documentaires), un invariant : la place du christianisme dans le modelage des sensibilités. D. Boquet et P. Nagy ne manquent pas d'introduire leur propre tableau historique de ce « sensible Moyen Âge » par l'histoire de la « christianisation des affects », dans une tension fondamentale entre pensée stoïcienne et pensée augustinienne. M. Zink propose quant à lui, de délimiter le champ intellectuel de ce que sont « humiliation et humilité » (première partie) en présentant ce qu'il appelle « quelques considérations sur la pensée chrétienne et ses avatars médiévaux » (p. 20), avant de nous donner à lire quelques récits d'humiliation, décryptant quelques histoires d'« humiliés » (deuxième partie), au premier rang desquels il compte les fous (feints ou réels).

M. Zink propose donc dans sa première partie de faire du christianisme la matrice de cette contradiction entre la valorisation de l'humilité et l'horreur de l'humiliation qui « exclut du corps social ». S'il évoque, bien sûr, les travaux des médiévistes à qui l'on doit d'avoir éclairé les mécanismes de l'honneur dans la société médiévale (Claude Gauvard en tête) mais aussi ceux de Jean-Marie Moeglin et son passionnant ouvrage sur les codes de la pénitence publique et ses usages ritualisés dans l'histoire (de l'*harmiscara* carolingienne jusqu'à l'épisode iconique de l'humiliation ritualisée, la corde au cou, des bourgeois de Calais en 1347), sans doute pourrait-on conseiller aussi les travaux publiés en 2013 sous la direction de Bénédicte Sère et Jörg Wettlaufer (*Shame between*

Punishment and Penance), pour redire que faire honte est aussi un principe de gouvernement, que l'humiliation médiévale ne fait pas qu'exclure du corps social. Elle est partie prenante d'un processus de réintégration comme la contrition du pénitent l'est de l'absolution. Quand elle se ritualise dans la peine infamante, elle fonctionne comme une censure judiciaire, qui au-delà de l'exemplarité permet le rétablissement de la concorde, de l'équilibre social préalablement mis en péril par le crime. «La honte est une expérience bénéfique qui permet à chacun de prendre la mesure de sa culpabilité» (p. 35) : cette proposition n'est peut-être pas aussi contradictoire qu'on semble le lire parfois avec le fait que «la société féodale et le monde médiéval tout entier relèvent si clairement de la "culture de la honte"» (allusion élucidée préalablement aux travaux de R. Benedict sur les tensions entre *Shame-Culture* et *Guilt-Culture* dans la civilisation japonaise). M. Zink parcourt ensuite les textes de la culture chrétienne qui développent une réflexion sur l'humiliation de l'Incarnation et de la Passion, à partir notamment du *De laudibus sanctae crucis* de Raban Maur mais aussi des livres d'heures, des traités de dévotion et de la prédication qu'il avait lui-même étudiés en langue romane, et qu'il éclaire encore de détours par des sermons latins grâce aux travaux de N. Bériou. L'A. mobilise alors en contre-point les enseignements des contes en vers français du XIII^e s. qui s'éclairent de cette mise en perspective pastorale. Les recueils d'*exempla* (comme celui de Jean Gobi) rencontrent ensuite les traités de Bernard de Clairvaux puis ceux de saint Thomas d'Aquin («le plus grand psychologue du Moyen Âge» (p. 84) pour avoir écrit si finement ce qu'il en est du plaisir qu'on peut prendre à faire du mal à autrui) ou de saint François d'Assise (pour qui la «vraie joie» se trouve dans l'humiliation du rejet et de la marginalisation, aussi injustes ou injustifiés soient-ils) pour complexifier les contours de ce qu'est l'humilité chrétienne, après un détour (encore, comme autant d'*exempla* dans la construction rhétorique de M. Zink lui-même) par le roman de Raymond Lulle, *Evast et Blaquerne*. Cette première partie s'achève sur quelques pages sur la «puissance du récit» (p. 85) et sa fécondité du fait de l'artifice du récit littéraire (p. 86), ultime justification d'un «champ de recherche», et ajoutons-le, d'une vie d'études –, transition vers une seconde partie qui présente la chasse aux fous, mais aussi au pauvre, au malade, au vieillard, et à l'amoureux. L'A. reconnaît lui-même avoir privilégié l'étude de l'«ambiguïté de l'abaissement né de la folie réelle ou feinte». Les travaux des historiens se sont enrichis récemment de nouvelles approches de la folie, de la démence, du prodige et de son appréhension (générique, médicale,

juridique, judiciaire) par la société (pour citer quelques thèses récentes, en histoire médiévale ou en histoire romaine : Maud TERNON et Pierre-Henri ORTIZ, notamment). M. Zink s'appuie quant à lui sur les *Discours sur le fou au Moyen Âge* de J. M. Fritz, parus en 1992, et met en perspective le fou d'amour et le fou de Dieu. L'un comme l'autre peuvent être amenés à simuler leur folie, soit par humilité, le fou de Dieu, soit pour arriver à ses fins (revoir coûte que coûte l'être aimée), le fou d'amour. S'imposent deux figures d'humiliés volontaires, de fous finalement raisonnables dans la déraison de leur passion : Tristan, conspué et assailli de linges mouillés et de mou (par référence aux thérapeutiques en usage pour soigner le fou), et ce, afin de mieux détourner l'attention de la détermination qui est la sienne de revoir Iseult, et Lancelot, monté dans sa charrette alors qu'il n'a plus d'autre monture pour retrouver Guenièvre, charrette dont Chrétien de Troyes explique clairement, en historien à sa façon, qu'elle est alors l'instrument de l'humiliation comme l'aurait été en son temps une mise au pilori. Dans leur histoire des émotions, D. Boquet et P. Nagy ne consacrent finalement que peu de pages à ces deux mêmes épisodes (p. 184-186) qui permettent de démontrer toutefois que la «honte est une émotion de souffrance liée au fait de subir la réprobation sociale où la crainte d'y être exposée» mais qui permet aussi «de sublimer le héros courtois». Ils y décèlaient «les traits originaux de la psychologie médiévale des émotions», puisque deux formes de rationalité discursive s'y affrontent. Sous la plume de M. Zink, le lecteur goûtera au plaisir du texte, comme lorsqu'il déploie l'histoire de Robert le Diable. La folie est ensuite envisagée dans un sens moral et métaphorique (autour du *Jeu de la Feuillée*), occasion de pointer tout de même que ce qui pourrait embarrasser aujourd'hui le témoin ou le spectateur pouvait aussi faire rire le public urbain d'Arras... On retrouve alors la nécessité d'historiciser autant que faire se peut cette rhétorique des émotions et ces littératures de l'humiliation. Les derniers développements porteront sur la misère du poète (le lépreux Jean Bodel, notamment, ou la fausse négligence de Rutebeuf). Méandres, détours, l'humiliation est alors de plus en plus métaphorique. Et M. Zink de conclure que «l'humiliation est un art littéraire» (p. 210).

Alors, quand le livre est refermé, après un ultime épilogue pour relire que l'A. «souffre [des humiliations infligées à autrui] avec une vivacité presque insupportable et avec une violence qui contracte [ses] muscles et [son] visage» (p. 212), que penser ? Que l'ouvrage ne se pare certes pas de tous les codes

de l'académisme universitaire, mais qu'il révèle un intellectuel (qui en douterait ?), un lecteur exemplaire, et un homme surtout, dans sa singularité, humble face aux textes, bouleversé par la complexité de la nature humaine que lui révèle la littérature sans pouvoir l'élucider. Car le texte tisse, et complexifie toujours. De ce cheminement littéraire, essentiel, à hauteur d'homme, M. Zink saisit des échos, des signes et nous les livre, dans la profusion de sa générosité. À chacun de saisir ce qui saura ou pourra résonner

en lui, et pas seulement pour les mettre en perspective d'une historiographie en plein renouveau depuis une quinzaine d'années. Ce n'est pas le moindre des mérites de cette expérience de lecture en compagnie de celui pour qui, comme le rappelait C. Galderisi, le texte médiéval n'est jamais « un simple matériau destiné à une connaissance positiviste du passé ». Cet ouvrage en est l'illustration.

Carole AVIGNON.